



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 Annonces : 14 s'il s'agit de trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIARD et C^o, 20, rue de la Banque.
 Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAT, LAFITTE BULLIARD et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 7 mars 1865.

BULLETIN.

On a lu hier, en séance générale du Sénat, l'Adresse en réponse au discours du trône. Ce document reflète les sentiments et les dessein exprimés par l'Empereur à l'ouverture de la session.

Le paragraphe sur l'Italie est d'une netteté remarquable. Il est dit que l'Italie en transportant sa capitale à Florence a retardé aux passions le chemin de Rome. « Sans doute, ajoute l'Adresse, l'avenir peut cacher des éventualités imprévues. En ce cas V. M. s'est réservé sa pleine liberté d'action et la France peut se reposer sur votre sagesse. »

Pour ce qui regarde l'Encyclique du 8 décembre, l'adresse insiste sur le maintien des droits du pouvoir civil contre « les abus possibles du dehors et du dedans ». La France, ajoute le Sénat, « désire que l'harmonie règne intacte entre deux puissances dont l'union solennellement consacrée, par l'un des plus grands actes de Napoléon I^{er}, a été entretenue sous le règne actuel par d'éclatants bienfaits. »

L'adresse sénatoriale exprime enfin le vœu du prochain rappel de notre armée expéditionnaire du Mexique.

La discussion de l'Adresse commencera jeudi au Sénat.

Le Corps législatif s'est réuni hier en comité secret pour la discussion sommaire du projet de loi sur les attributions des conseils généraux et des conseils municipaux.

Nous lisons dans le Bulletin de Paris : « D'après une lettre de Turin, le roi Victor Emmanuel n'aurait pas l'intention de revenir dans cette capitale. Quoique puissent dire les feuilles italiennes, le mécontentement est loin d'avoir cessé, non seulement parmi les habitants de Turin, blessés

dans leurs intérêts, mais aussi parmi les chefs du parti d'action froissés dans leurs espérances. Un journal en relation avec le parti garibaldien, l'Europe, traduit cette disposition des esprits, en déclarant que, « si le roi Victor Emmanuel s'arrête en chemin, le parti de l'action doit relever son drapeau et songer à l'avenir qui, pour l'Italie, est la république. » Cette protestation est significative. »

On écrit de Vienne qu'un ordre a été donné de réduire l'armée austro-italienne, et que déjà un premier détachement de troupes est en route pour le Nord. On dit que cette réduction sera de 100,000 hommes.

J. REBOUX.

Le Moniteur publie un rapport présenté à l'Empereur par M. le ministre de l'instruction publique. Ce document où l'instruction populaire est traitée sous toutes ses faces, est trop étendu pour que nous puissions le reproduire; nous en citerons seulement la conclusion :

« Sire,

« Un grand mouvement entraîne l'humanité à la domination du monde matériel par la science et à la conquête du bien-être par la richesse. Les nations se précipitent à l'envi dans cette lutte où l'esprit est l'arme la plus sûre. Il ne faut pas que la France, habituée à marcher à leur tête, se contente de les suivre dans l'arène nouvelle. Elle doit les y précéder encore, non plus seulement par ce qui était autrefois la mesure des nations, par le génie de ses grands hommes, mais par ce qui est devenu le niveau où se marquent la force et la grandeur des peuples, par l'intelligence et la moralité de ses classes laborieuses.

« Une société est une immense pyramide; plus la base en sera large, élevée et solide, plus les assises intermédiaires seront assurées et fortes, plus haut aussi la tête montera dans la lumière.

« En résumé, « Je crois, Sire, que pour répondre aux mémorables paroles du discours impérial du 15 février, j'ai le devoir de proposer à Votre Majesté de reconnaître et d'appliquer les principes suivants :

1° L'instruction primaire est un grand service public;

2° Ce service doit, comme tous ceux qui profitent à la communauté, être payé par la communauté tout entière;

3° Le droit de suffrage a pour corollaire le devoir d'instruction; et tout citoyen doit savoir lire comme il doit porter les armes et payer l'impôt.

« Mais comme Votre Majesté tient à cet autre grand principe de faire l'éducation du pays par le pays lui-même, il y aurait lieu de donner aux Conseils municipaux le droit de voter la mise à exécution de la loi nouvelle, en promettant l'assistance de l'Etat aux communes qui accepteraient la réforme et à qui les ressources feraient défaut pour l'accomplir. »

On lit dans le Moniteur :

Dés que la lettre de l'Empereur au ministre de l'intérieur prescrivant les nouveaux travaux de Lyon, a été connue dans cette ville, un mouvement général s'est produit parmi la population. A tous les coins de rue se sont formés des groupes où le nom de l'Empereur était répété avec la plus profonde reconnaissance. Mais c'est à la Croix-Rousse surtout que les sentiments de la population ouvrière se sont manifestés avec le plus de vivacité; les maisons ont été pavées immédiatement avec les drapeaux cousus à la hâte ou empruntés de tous côtés. Le soir cette partie de la ville était illuminée.

On lit dans l'Indépendance belge :

L'enquête sur le régime du courtage est terminée.

Cet énorme volume de plus de mille pages est édité depuis deux mois, et, sauf à quelques sommités administratives, il n'a pas été distribué.

Les principales chambres de commerce ont été entendues, ainsi que les chambres syndicales des courtiers. On a aussi recueilli les dépositions des intermédiaires non légaux.

Le sentiment général des déposants, même celui de quelques contrevenants, n'est pas pour la liberté absolue, la majorité est acquise au maintien du *status quo*. On se demande pourquoi le gouvernement ne publie pas cette enquête.

D'un autre côté, les journaux de Rouen

annoncent que les courtiers des principales villes, Rouen entre autres, ont fait à Paris des démarches auprès du gouvernement afin de provoquer une prompt solution de la question relative au courtage. Ils ont insisté sur la situation difficile qui leur est créée et que continuerait un ajournement.

« Nous croyons pouvoir ajouter, dit le Nouvelliste de Rouen, que dans une audience toute récente, M. Pouyer-Quertier, député de Rouen, a reçu de M. Rouher, l'assurance que le gouvernement était dans l'intention de présenter dans la session actuelle au Corps législatif, le projet de loi sur le courtage. »

On écrit de New-York au Moniteur :

« Le général Beauregard n'ayant pas voulu disputer au général Sherman la possession de la capitale politique de la Caroline du Sud, il s'est retiré, avec son armée, dans la direction de la Caroline du Nord; mais son adversaire n'a pas perdu un instant pour le suivre, et aux dernières dates, l'avant-garde fédérale était à 30 milles au delà de Columbia, sur la route de Charlotte. Ce mouvement semblait indiquer, de la part du général Sherman, l'intention de se rendre, à Richmond par la voie la plus courte, qui est celle de Charlotte, Salisbury, Greensboro et Dauville. Les opérations des fédéraux à Wilmington, à Newbern et à Suffolk, n'ont d'autre but, sans doute, que de faciliter la marche du général Sherman à travers la Caroline du Nord, et c'est également pour la secourir que le général Sheridan manœuvre de nouveau dans la vallée de la Shenandoah, et qu'une colonne fédérale, partie de Knoxville, dans le Tennessee oriental, menace les comtés occidentaux de la Caroline du Nord.

« Le théâtre de la lutte va toujours en se rétrécissant. De la Caroline du Sud le voilà ramené dans la Caroline du Nord, et si les généraux Hardee, Beauregard et Bragg parviennent pas à concentrer leurs forces, ce qui semble être leur plan de campagne, le théâtre de la guerre sera bientôt transporté en Virginie.

« L'or baisse rapidement à la Bourse de New-York, sous l'influence de ces nouvelles; il est aujourd'hui à 98 de prime seulement, c'est le point le plus bas auquel il soit tombé depuis plusieurs mois.

« Les législatures de seize Etats ont maintenant ratifié l'amendement à la constitution fédérale relatif à l'abolition de

l'esclavage aux Etats-Unis. Le Sénat de l'Etat de Nevada est le dernier de ceux qui ont voté en faveur de cet amendement.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Marseille, 6 mars.

Le Péluse, venant d'Alexandrie, avec la malle de l'Indo Chine, est arrivé ici ce matin à 2 heures et demie.

Lisbonne, 5 mars.

Un nouveau ministère a été formé. Il est ainsi composé :

MM. le duc de Loulé, présidence du conseil et affaires étrangères; le marquis de Sabugoza, intérieur; de Gouveia, justice; Anselmo Briamante, marine; le marquis Sa Bandiera, guerre; Mathias de Carvalho, finances.

Madrid, 4 mars.

On annonce que l'amiral Paraja ne quittera pas les eaux du Pérou avant que toutes les conditions du traité n'aient été remplies.

Rome, 4 mars.

L'Observateur Romano se déclare autorisé à démentir la nouvelle donnée par le Memorial diplomatique, sur un projet de conciliation qui aurait été mis en avant à Rome, relativement aux affaires religieuses entre le Pape et l'empereur Maximilien. Aucun accord n'a été établi à Rome, malgré les assertions du Memorial.

Le ministre de l'intérieur fait démentir la nouvelle qu'il ait été expédié aux évêques laïcs secrets pour proposer aux individus condamnés à des peines légères un service dans l'armée pontificale.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture le 6 le 7
 3% ancien 67.80 67.85
 4 1/2 au compt. 96.75 96.75

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 8 MARS 1865.

— N° 25 —

RAYMOND D'ARMENTIÈRES.

PAR

La vicomtesse DE LHERMAY.

CHAPITRE XV.

(Suite)

Il courut faire ses adieux à Etienne Charlot et rencontra comme toujours chez lui et chez Amélie les plus sympathiques et les plus encourageantes consolations. Puis il rentra à l'hôtel d'Armentières et passa encore une heure à causer avec la duchesse. La gravité du moment, l'émotion

Reproduction interdite. — Voir le Journal de Roubaix du 5 mars

qu'ils ressentait l'un et l'autre les disposaient à la confiance. Ils se dirent ou se laissèrent entendre ce soir-là bien des choses qu'ils avaient toujours renfermées dans leurs cœurs. C'était comme un dernier entretien plein de suprêmes confidences. La mère lut avec effroi dans l'âme de son fils des luttes et des désenchantements qu'elle ne soupçonnait point; le fils comprit mieux que jamais combien l'âme de sa mère était ulcérée. Il chargea la duchesse de l'excuser auprès du comte de Vignolle, qu'il n'avait plus le temps d'aller voir, et il ajouta timidement :

« Veuillez dire à ma cousine que je ne l'oublie pas et que je ferai des vœux pour elle le jour de son mariage. »

Octave rentra sur ces entrefaites; le duc prit congé de lui et l'embrassa avec une effusion assez rare entre ces deux frères. A l'heure décisive, Raymond, quoiqu'il eut demandé à partir, se séparait des siens avec le même serrement de cœur que s'il ne devait plus les revoir.

Il passa la nuit à faire ses préparatifs et à écrire quelques lettres, dont une à Clotilde. Il ne voulait point qu'elle restât sous la désolante impression de leurs adieux. Il espérait qu'une fois les premiers transports apaisés, d'affectueuses paroles seraient un baume pour sa blessure. Elle reçut cette lettre à son réveil et la lut avidement. Hélas! elle n'y puisa que de bien faibles consolations; Raymond parti, il lui semblait que tout était fini pour elle. Sourde à la voix de son père, qui lui parlait de retour et d'espérance, elle se complaisait dans une douleur exaltée. Ce qui lui rappelait M. d'Armentières, au lieu de l'attendrir,

l'exaspérait. Toute cette première journée, on la vit aller et venir, monter et descendre dans une agitation fébrile, portant de ses propres mains — elle qui, de sa vie, n'avait rien rangé elle-même, rien fait sans le secours d'une femme de chambre! — et jetant pêle-mêle dans une vaste armoire tous les objets, livres, musique, bijoux, bagatelles de tout genre, qu'elle avait reçus de Raymond, tous les présents de noces de ses amis, toutes les pièces de son trousseau, bref toutes choses qu'elle avait aimées jusque-là comme venant de lui ou se rapportant à lui plus ou moins directement. Plus d'une fragile babiole se brisa sous ses doigts crispés. Puis elle ferma l'armoire à double tour et enfouit la clef au fond d'un tiroir. La lettre, après avoir été relue, fut déchirée en mille morceaux, et les débris jetés au feu.

Le soir, Clotilde se mit à son piano et en frappa les touches avec une telle violence que plusieurs cordes se brisèrent. Elle se leva furieuse et fut quinze jours sans faire venir l'accordeur. Elle se renferma chez elle, négligea sa toilette et ne reçut plus personne. A peine mangeait-elle; son sommeil était troublé, elle maigrissait à vue d'œil. Ce désespoir, immense en réalité, mais, en outre, fort exagéré dans ses manifestations, inquiétait et irritait M. Ernevillle. Tous les moyens qu'il tenta pour amener sa fille à en modérer l'excès demeurèrent vains. Elle refusa toutes les distractions, elle fut insensible à toutes les réprimandes. Un jour, son père, impatient, lui dit un peu durement :

« Eh! que ferais-tu, de plus s'il était tué dans cette guerre? »

Elle frissonna de la tête aux pieds; et devint pâle, comme une morte.

« S'il était tué, répliqua-t-elle d'une voix creuse, j'en mourrais... ou j'en deviendrais folle. »

Un matin du commencement de mai, elle reçut une lettre de M. d'Armentières, en date de Turin. Elle était longue et affectueuse; mais ce n'était pas ce que Clotilde aurait voulu. Et cette fois, Clotilde avait raison. Le duc ne parlait pas le langage d'un amant passionné; sa mélancolie n'avait rien de désespéré; quelque chose de calme et de serein respirait à travers la grave tristesse des lignes consacrées au souvenir de leur séparation. On eût dit que, loin de sa famille, loin de Blanche et de Clotilde, loin de Paris et de tout ce qui avait exercé sur sa destinée et sur ses sentiments une influence fatale, il se sentait le cœur soulagé et l'esprit plus libre.

Clotilde s'en aperçut avec un amer dépit. Mais autre chose encore la froissa dans cette lettre. Sans ostentation et comme involontairement, le jeune officier y trahissait le réveil d'instincts tout différents de l'amour. La passion de la gloire, l'enthousiasme pour la cause italienne éclataient dans les termes les plus simples, les plus vrais et les plus chaleureux tout ensemble.

« Je suis jalouse de l'Italie, je suis jalouse de vos soldats et de votre épée; ils me font concurrence dans votre cœur. » Lui répondit-elle le jour même dans une lettre vibrante d'émotion, singulier mélange de tendresse et de colère. Elle avait bien, celle-là, le véritable accent de la passion; mais de cette passion brûlante et presque sauvage qui étonne, qui effraie plus souvent qu'elle ne captive. Ce qu'un homme, et surtout un homme énergique et ferme,

recherche et apprécie chez une femme, ne sont-ce pas les deux opposés à ceux qui le distinguent? Quand l'un des deux est la force, ne faut-il pas que l'autre soit la douceur et la grâce? Cette vérité n'a pas pour unique raison l'attrait du contraste; elle se fonde encore sur le besoin de se compléter, de se soutenir, de se modérer mutuellement. Bien mieux que la fougueuse Clotilde, la timide Blanche aurait convenu à Raymond.

Elle était maintenant marquise d'Armentières; l'heureux Octave l'annonçait en Suisse par les bords du Rhin. Dans sa joie de la posséder, de la nommer sa femme, il se montrait le plus enjoué, le plus prévenant, le plus amoureux des jeunes maris. Sa sollicitude pour la santé de Blanche, sa préoccupation de lui épargner toute fatigue, toute incommodité pendant la route, ne se démentait pas un seul instant. Elle lui en savait gré; elle s'épuisait même en efforts pour le payer de son dévouement par un air reconnaissant et satisfait. Mais elle luttait en vain contre un accablement moral et physique de plus en plus profond. La tristesse de son cœur n'avait d'égalé que la faiblesse croissante de ses membres. Le voyage ne la distrairait pas; les objets nouveaux qui s'offraient chaque jour à sa vue la laissaient indifférente. Les beaux sites des bords du Rhin redoublaient sa mélancolie.

Le marquis voyait bien qu'elle souffrait; il en était sincèrement affligé; il eût donné de grand cœur la meilleure part de sa santé à lui pour rendre un peu de couleur aux joues pâles de sa chère Blanche, un peu de gaieté à son sourire. Mais il ne soupçonnait point que cet état pût devenir grave, et que la quiétude ne s'ajoutât pas encore à son chagrin.